

Jornadas. Cordoba 26 y 27 octubre 2018

Movimientos minoritarios, insistencias, resistencias locales

Sonia Weber

« NE LAISSEZ PAS LE MONDE VOUS VOLEZ LES MOTS »

Mahmoud Darwich

**ou « Que nous apprennent les saumons, truites ou
esturgeons ? »**

Le mini colloque qui a eu lieu à Strasbourg le 22 septembre 2018, en lien avec ces journées cordobésiennes, s'intitulait : « Résister, Inventer, faire jouer les possibles ». On aurait pu dire aussi avec Donna J. Haraway « *Redire et ressemer des possibilités* ». Penser la possibilité de possibles, là où les discours ambiants nous assènent, qu'il n'y a pas de choix, qu'on doit faire avec : faire avec au sens de, là, accepter, se contenter, se conformer : c'est comme ça. Comment déjà là redonner une polysémie à cette expression ? « Faire avec » : prendre en compte pour mieux s'en dégager, s'en détourner, contourner... Le terme de résistance avait fait l'objet de discussion en novembre dernier, alors que nous discutons ici à quelques-uns de la possibilité de ces journées. Ce terme résister a insisté en moi, nous l'avons gardé pour le mini colloque de Strasbourg alors que les Cordobéses ont mis l'accent sur la question de l'insistance et des mouvements minoritaires. Cette différence me paraît déjà être un signe de « sensibilités » différentes, de localisations différentes, de contextes géo-politico-économiques très différents ; et sans doute pour moi, la nécessité de creuser cette notion. D'où la richesse de nos échanges et leur fécondité d'un côté et de l'autre de l'océan. Ces propositions d'échange et de rencontres, n'ont pas pour visée de –seulement- critiquer, dénoncer et chercher à s'opposer frontalement, mais de réfléchir, créer, inventer ensemble les moyens de continuer à penser. À penser à plusieurs. Mon intervention sera donc nécessairement située. Dans le contexte d'une France, régie de plus en plus par quelques nouveaux fondamentaux, apparu dans les années 90 mais qui aujourd'hui sont considérés par la très grande majorité de la population comme « allant de soi » et totalement « naturalisés », intégrés... au point qu'il n'est presque plus possible de revenir dessus : il n'y aurait même plus à en parler, les interroger, ni même les mentionner. Ces fondamentaux sont parmi d'autres : risque zéro, tolérance zéro, principe de sécurité qui se retrouvent dans tous les secteurs de la vie... pour le plus grand bien de tous. Contexte d'un État encore très social, même s'il est en bonne voie de démantèlement, où les institutions sociales, médicales, médico-sociales ont encore, beaucoup de moyens par rapport à de très nombreux pays, où les aides publiques sont très nombreuses. Mais dans un contexte où les moyens de contrôle et de vérification de la conformité de ce qui se fait à ce qui est demandé

sont eux aussi très importants. Les interstices, les possibilités de faire, sans tomber sous le coup d'une réglementation se restreignent.

« Les monstres existent, mais ils sont trop peu nombreux pour être vraiment dangereux ; ceux qui sont les plus dangereux, ce sont les hommes ordinaires, les fonctionnaires prêts à croire et obéir sans discuter » Primo Levi

« C'est la non-protestation du témoin plus ou moins complice qui rend d'autant plus facile l'extermination de la victime » Léon Poliakov.

« La route d'Auschwitz fut construite par la haine, mais pavée d'indifférence » Ian Kershaw.

Ces citations sont fortes pour démarrer la journée, et il peut sembler abusif voire irrespectueux de faire appel à l'extermination des juifs par le régime nazi pour penser notre actualité et la pratique clinique. Nous ne sommes pas en guerre, même si on parle de guerre économique, et que le vocabulaire de la guerre est très présent dans les médias et les discours ; nous ne sommes pas dans un régime de dictature non plus mais nous pouvons encore apprendre de ceux qui ont vécu ou vivent ces expériences extrêmes. Malgré tout, la référence à la 2^{ème} guerre mondiale et à La Résistance, vient d'autant plus facilement (en France, en Europe ?) que *« la plus grosse partie de la production sur la Résistance, est constituée d'une littérature épique, commémorative, pour ne pas dire hagiographique...la mémoire de la Résistance se doit d'être glorieuse, comme si résister avait consisté exclusivement à faire sauter des pylônes et des trains ou peupler les maquis de héros porteurs de mitraillettes Sten »*¹. Par ailleurs, la question d'être « prêt à croire et à obéir sans discuter » me semble être d'une très grande actualité et pourrait nous concerner tous à un titre ou un autre.

Dans son « Discours de la servitude volontaire »², La Boétie écrit : *« Pour ce coup, je ne voudrais entendre comme il se peut faire que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelquefois un tyran seul, qui n'a puissance que celle qu'ils lui donnent, qui n'a pouvoir de leur nuire, sinon qu'ils ont pouvoir de l'endurer, ; qui ne saurait leur faire aucun mal, sinon lorsqu'ils aiment mieux le souffrir que lui contredire ». « Quel malheur est celui-là ? Quel vice ou plutôt quel malheureux vice ? Voir un nombre infini de personnes non pas obéir, mais servir ... »*³

« Le problème ce n'est pas la désobéissance, le problème c'est l'obéissance » écrit Howard Zinn.⁴ Ou encore : *« La vraie question n'est pas de savoir pourquoi les gens se révoltent, mais pourquoi ils ne se révoltent pas »*. W.Reich

Résister – Se soulever – Se révolter Je pose ces termes en équivalence là et laisse aux spécialistes d'en discuter les différences. Avec comme précision toutefois que lesdits spécialistes semblent être d'accord sur le fait qu'il s'agit de mouvements collectifs, portés à plusieurs. Sinon, on parlera de dissidence, désobéissance ou refus personnel... La différence me paraît importante notamment dans le cadre institutionnel : ce n'est pas la même chose de se retrouver seul à « s'opposer » ou de pouvoir être à plusieurs, de démissionner individuellement ou collectivement...

¹ JP Azéma, cité par Jacques Semelin, « Sans Armes face à Hitler, la résistance civile en Europe », éd Arènes, 2013.

² La Boétie, « Discours de la servitude volontaire », (1546 ou 1548 ? date incertaine) Flammarion, 1983

³ La Boétie, op cité

⁴ Howard Zinn, cité par F.Gros, dans son livre « Désobéir », Flammarion, 2017

RÉSISTER. Pourquoi/ Pour quoi ? Et/ou contre quoi ?

Le noyau constitutif de résister, « *c'est d'abord trouver la force de dire « non », sans avoir toujours une idée très claire de ce à quoi on aspire* »⁵. Dire non, « *dire que non, à une aliénation* »⁶ écrit Allouch, à un intolérable (cf. Lordon). Dire non. Dire que non. Non seulement en paroles mais en acte. Et sachant qu'il y a toujours une prise de risque (risquer sa peau dans les cas extrêmes, mais aussi son poste, sa tranquillité...). Antonio Negri écrit : « *Se soulever (résister) non pour le plaisir du geste mais pour l'urgence d'une action transformatrice* »⁷. Quelque chose ne va plus, est devenu intolérable, pour soi, pour un collectif. Il importe alors de « se soulever contre », se dresser face à, résister à l'autorité, au pouvoir, à la hiérarchie...Au risque de... Et Judith Butler « *Tout soulèvement est à la fois urgent et tardif : un grand nombre se sont déjà soumis à ce qui les brise ou les a brisés* »⁸. Résister peut être protéiforme « *du plus minuscule geste de retrait au plus gigantesque mouvement de protestation* »⁹ écrit G.Didi-Huberman.

Dans son livre Semelin met l'accent sur l'importance d'une résistance au quotidien et attire l'attention sur des formes de « micro-résistances ». Entre passivité complice et résistance héroïque il existe tout un panel de conduites intermédiaires. Et tout son livre détaille de façon passionnante les différentes formes qu'a pris la résistance civile dans les différents pays d'Europe face à l'invasion des troupes allemandes et la présence de l'occupant. « *Une collaboration tactique pouvait (peut) être une forme de résistance* », « *tactiques de la force d'inertie* » du « *travail sans collaboration* », chveikisme (mauvaise interprétation volontaire des ordres)... »¹⁰ Face à Hitler, la résistance civile est (et ne peut être qu'?) une résistance de la survie : sauver ce qui peut l'être, sans attendre nécessairement le renversement du rapport des forces (militaires) ; il ne s'agit pas tant de vaincre l'ennemi, que d'exister à côté, en dépit de lui, sans attendre une délivrance. Car « *dès lors que la dynamique exterminatrice est engagée, il est trop tard. De même qu'il est difficile de sauver beaucoup de personnes prise dans un cataclysme naturel, il est difficile de sauver en grand nombre les victimes d'un génocide...on ne résiste pas à un génocide : on ne peut que le prévenir. Il faut agir avant, avant qu'il ne soit trop tard.* » D'où, face aux aveuglements collectifs, « *un appel pour aujourd'hui à la vigilance plus qu'à la résistance* »

Donc quand l'occupant est là, c'est déjà trop tard. Le ver est dans le fruit bien installé. Et il va falloir composer avec pour résister, résister de biais, insister, subvertir... Mais quel est pour nous aujourd'hui « l'occupant, l'ennemi, le ver dans le fruit ? » dans les institutions, nos lieux de « pratiques cliniques » dans le champ social, médical, médico-social ? Contre quoi ? Pourquoi ? Pour quoi ? vouloir résister et inventer d'autres possibles ?

- Étant entendu qu'il y a un lien très fort entre travail social (institutionnel) et pouvoir d'État. Et que notre écoute, nos façons de travailler sont codées par le mandat implicite ou explicite que l'institution a et confie à ses agents. D'où la nécessité, pour qui le souhaite, de se déprendre ou des dégager tout le temps de notre prise dans le pouvoir. Ce qui suppose un travail constant de retour sur sa pratique, de réflexion, de penser critique... Je vous renvoie à Foucault et bien d'autres sur la question du bio politique et de la façon dont l'État administre, contrôle ses populations précaires, vulnérables...toutes les institutions s'occupent des personnes qu'elles doivent recevoir pour qu'ils aillent bien, mais pour qu'ils aillent bien d'une certaine façon, qu'ils aient une vie « normale ».

⁵ J. Semelin, op cité

⁶ J.Allouch, « La scène lacanienne et son cercle magique ; des fous se soulèvent », Épel, 2017

⁷ A. Negri, cité par G. Didi-Huberman, « Soulèvements », Gallimard, 2016

⁸ Judith Butler, cité par G. Didi-Huberman, « Soulèvements », Gallimard,2016

⁹ G. Didi-Huberman, « Soulèvements », Gallimard,2016

¹⁰ J. Semelin, op cité

- Étant entendu de surcroît, que chacun de nous contribue peu ou prou aux contraintes avec lesquelles on travaille, et contribue ainsi à cela même qu'éventuellement on dénonce.

De façon un peu rapide qui mériterait d'être dépliée, j'indiquerai quelque point sur lesquels on pourra revenir dans la discussion, sur ce qui me semble mis à mal aujourd'hui même si les processus ont commencé il y a un bon moment déjà. Ce qui me semble mis à mal, voire menacé –comme une espèce en voie de disparition- c'est :

- ✓ La question et le statut même de la parole et donc de l'être parlant ; d'une parole qui pourrait se déployer et laisser entendre dans sa polysémie, ses lapsus, silences quelque chose de la dimension du désir inconscient. Qu'est-ce que parler veut dire aujourd'hui ? Quand il s'agit de cocher des croix dans des dossiers préétablis pour rendre compte d'un dire.
- ✓ La possibilité d'accueillir, de recevoir celui/celle qui vient, comme il/elle vient, comme il/elle se présente, dans sa parole et dans ses actes, sans catégories, projets préconçus ni même visée fut-elle thérapeutique, fixés par avance, et de « faire avec » d'inventer, de créer, à partir de ce qui est amené. « *Le chemin se fait en marchant* », on ne sait pas où on va arriver.
- ✓ L'expérience, et la phronesis (sagesse pratique). Autrement dit les savoirs faire ou être, ou mieux les savoirs y faire ou y être (in situ), non répertoriés dans des petites cases et ne pouvant répondre aux critères de traçabilité.
- ✓ La capacité de penser, ou la nécessité de penser ce qu'on fait, pourrait faire, devrait faire dans telle situation, pour être au plus près de ce qui se joue ; puisque les protocoles, recommandations en tout genre des Hautes Autorités, et experts nous disent, et savent eux par avance ce qu'il faut faire. Le protocole suppose que tous les cas particuliers ne sont que des instances du cas général pour lequel on instaure la règle. Il évite de délibérer. Donna J. Haraway, à la suite d'Hanna Arendt, voit dans le renoncement à la capacité de penser, le type particulier de « banalité du mal »¹¹
- ✓ La capacité d'initiative, de prise de risque, de crainte des représailles institutionnelles ou judiciaires (risque zéro et recherche des responsables « dès qu'il arrive quelque chose »).
- ✓ La capacité de faire avec l'incertain, le fragile et le flou et d'inventer, essayer même en tâtonnant et supporter de ne pas savoir par avance ou de ne pas être assuré du résultat.

Qu'est-ce qui met à mal tout ça, depuis un bon moment déjà mais qui progresse toujours d'avantage... J'évoquerai 2 points qui me tiennent à cœur et me donnent matière à réfléchir pour ma pratique :

-la question de la langue et de nos Façons de dire ;

-la question de l'obéissance.

¹¹ D.J. Haraway, « Gestes spéculatifs », sous la Dr de Didier Debaise, et Isabelle Stengers, collection Drama, colloque de Cerisy, 2013

« On désigne l'esprit d'un temps par sa langue »¹²

Juif assimilé, marié à une artiste réputée aryenne (ce qui lui évitera les camps) philologue de formation, professeur d'université, Victor Klemperer, subit la condition des juifs (sauf la déportation). Il est d'abord privé de sa chaire à l'université, puis « fut sous le coup de l'interdiction de fréquenter les bibliothèques, et ainsi me fut ôter l'œuvre de ma vie ». ...Il entreprend alors un journal intime, malgré les risques encourus, dans lequel il consigne minutieusement les innombrables altérations d'une langue, la falsification du langage qui va être la puissance la plus effective de la diffusion du nazisme dans toutes les couches de la population. Le travail de Klemperer est avant tout pour lui une stratégie de survie, une pratique silencieuse de la résistance, dans une situation de désolation. Reprenant l'image du funambule, Klemperer écrit : « *Mon journal était ces années-là, à tout moment, le balancier sans lequel je serai 100 fois tombé. Aux heures de dégoûts et de désespoir, dans le vide infini d'un travail à l'usine des plus mécaniques, au chevet des malades et des mourants, sur des tombes et dans les moments d'extrême humiliation, avec un cœur physiquement défaillant, toujours m'a aidé cette injonction que je me faisais à moi-même : observe, étudie, grave dans ta mémoire ce qui arrive- car demain déjà cela aura un autre aspect, demain déjà tu le percevras autrement- retiens la manière dont cela se manifeste et agit. Et très vite, ensuite, cette exhortation à me placer au-dessus de la mêlée et à garder ma liberté intérieure se cristallisa en cette formule secrète toujours efficace : LTI.* » Le travail de Klemperer, assez méconnu en France, est toutefois reconnu par certains comme le début de la linguistique politique. Il éclaire les mécanismes du pouvoir, ou des pouvoirs, sous le rapport de l'efficacité du langage, de sa mise en œuvre dans la sphère publique. Il suggère, voir démontre que l'ordre du discours configure authentiquement les pratiques ; a un effet performatif.

Comment s'y prend la LTI ?

« *Quel fut le moyen de propagande le plus puissant de l'hitlérisme ? Étaient ce les discours isolés d'Hitler et de Goebbels, leur déclaration à tel ou tel sujet, leur propos haineux sur le judaïsme, le bolchévisme ? Non incontestablement (...)* » « *Le nazisme s'insinua dans la chair et le sang du grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures de formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires et qui furent adoptées de façon mécanique et inconscientes (...)* » L'inversion de sens est une des caractéristiques des langues totalitaires ; elles pervertissent le langage commun. « *Elle change la valeur des mots et leur fréquence...elle imprègne les mots et les formes syntaxiques de son poison, elle assujettit la langue à son terrible système, elle gagne avec la langue son moyen de propagande le plus puissant, le plus public, le plus secret* ». Le 27 mars 1933 il écrit : « *des mots nouveaux font leur apparition, ou des mots anciens acquièrent un nouveau sens particulier, ou de nouvelles combinaisons se créent, qui se figent rapidement en stéréotypes* ».

Il note que cette diffusion est rendue possible et renforcée par l'alliance précoce de la propagande militaire et de l'action publicitaire. La caractéristique principale de cette nouvelle langue, sa « qualité foncière » est la pauvreté : « *Sa pauvreté est une pauvreté de principe, c'est comme si elle avait fait vœu de pauvreté. Pauvre et monotone, elle s'empare de tous les domaines de la vie privée et publique (...) toute puissante autant que pauvre, toute puissante justement de par sa pauvreté... C'est une véritable guerre menée contre l'inépuisable richesse de la langue, sa polysémie* ».

¹² Victor Klemperer, « LTI, la langue du III e Reich », Pocket, Agora N°202,2003

Autres traits spécifiques de la LTI :

La répétitivité : « *cette langue est pauvre...et elle ne parvient à se renforcer qu'en répétant, matraquant toujours la même chose* ».

L'univocité : « *Elle n'était pas pauvre seulement parce que tout le monde était contraint de s'aligner sur le même modèle, mais surtout parce que, dans une restriction librement choisie, elle n'exprimait complètement qu'une seule face de l'être humain* »

La massification : La LTI s'efforce par tous les moyens de faire perdre à l'individu son essence individuelle, d'anesthésier sa personnalité, de le transformer en tête de bétail, sans pensée ni volonté, dans un troupeau mené dans une certaine direction et traqué, de faire de lui un atome dans un bloc de pierre qui roule.

L'envahissement et la nocivité. « *Je lisais tout ce qui me tombait sous les yeux et je voyais partout les traces de cette langue. Elle était vraiment totalitaire* ». À l'université « *les revues philologiques spécialisées évoluent avec une telle aisance dans le jargon du 3^{ème} Reich que chaque page donne littéralement envie de vomir* ».

Le pire pour Klemperer est que cette langue se retrouve « *mêmes chez ceux qui étaient les victimes les plus persécutés* ». « *J'observais de plus en plus minutieusement la façon de parler des ouvriers à l'usine, celle des brutes de la Gestapo, et comment l'on s'exprimait chez nous, dans ce jargon zoologique des juifs en cage. Il n'y avait pas de différences notables. Non, à vrai dire, il n'y en avait aucune. Tous partisans et adversaires, profiteurs et victimes, étaient incontestablement guidés par les mêmes modèles* ». La LTI insinue en même temps qu'elle s'insinue. « *La langue dirige non seulement les pensées, mais elle dirige aussi mes sentiments, elle régit tout mon être moral, d'autant plus naturellement que je m'en remets inconsciemment à elle (...) On ne la parle pas impunément, on la respire autour de soi, et on vit d'après elle* ». On ne peut y échapper. « *Le poison est partout. Il traîne dans cette eau qu'est la LTI, personne n'est épargné* ». « *Les mots peuvent être comme de minuscules doses d'arsenic : on les avale sans y prendre garde, ils semblent ne faire aucun effet, et voilà qu'après quelques temps l'effet toxique se fait sentir* ». La métaphore de l'intoxication rend compte là d'un processus sournois, pré réflexif et de ce fait largement inconscient. Klemperer consacre par ailleurs de longues analyses à la mécanisation de la personne, ou plus justement à la « *mécanisation de la vie par le langage* ». « *Du caractère généralisé de l'asservissement et de la dépersonnalisation résulte la profusion dans la LTI, des tournures appartenant au domaine technique, la foule des mots mécaniques* ».

Deux ans après la publication de LTI, en 1950, est publié le roman « 1984 » de George Orwell, où se trouve semblablement condensé, une analyse de la langue totalitaire – la novlangue- dont la description traverse et nourrit toute la fiction. Orwell décrit lui aussi un pouvoir qui tente d'exercer un contrôle absolu de la pensée par le biais d'une raréfaction drastique du lexique : « *Vous ne saisissez pas, (...) la beauté qu'il y a dans la destruction des mots ? (...) Savez-vous que la nov-langue est la seule langue dont le vocabulaire diminue chaque jour ?* » « *Ne voyez-vous pas que le véritable but de la nov-langue est de restreindre les limites de la pensée. À la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer. Tous les concepts nécessaires seront exprimés chacun exactement par un seul mot dont le sens sera rigoureusement délimité. Toutes les significations subsidiaires seront supprimées ou oubliées (...) Chaque année de moins en moins de mots et le champ de la conscience de plus en plus restreint* ». « *Même les slogans changeront. Comment pourrait-il y avoir une devise comme « La liberté c'est l'esclavage », alors que le concept même de la liberté aura été aboli. Le climat total de la pensée sera autre. En fait il n'y aura pas de pensée telle que nous la comprenons maintenant. Orthodoxie signifie non-pensée, qui n'a pas besoin de pensée* ».¹³

¹³G.Orwell, « 1984 »

Orwell est sensible à l'altération des mots induite par le discours publicitaire et dénonce la dégradation du langage dans les sociétés démocratico-marchande. « *Le but de la novlangue était de rendre impossible tout autre mode de pensée. Une idée hérétique serait littéralement impensable, du moins dans la mesure où la pensée dépend des mots. Le vocabulaire comprenait des mots destinés à imposer l'attitude mentale voulue à la personne qui les employait* ». Orwell parle de la corruption, de l'avilissement de la langue. Il évoque aussi sa visée anesthésiante. « *Lutter contre cette invasion de l'esprit par des expressions stéréotypées impose d'être constamment sur ses gardes, chaque expression de ce type anesthésiant une partie du cerveau* ».

Aujourd'hui, certains parlent de « novlangue néolibérale ». Celle-ci, conjuguée au vocabulaire mais aussi à l'organisation entrepreneuriale et managériale, gouverne, non sans effets directs sur les pratiques, des secteurs qui ne sont pas de production : institutions sociales et médicosociales, écoles... « *L'hôpital est une entreprise comme une autre* » annonçait Sarkozy en 2007. L'organisation des circuits de malades se font dans certains hôpitaux, comme celui de Strasbourg, selon les modèles des chaînes de montage de Toyota. Borloo ex-ministre proche aujourd'hui de Macron, parle d'entrepreneuriat social, de management social... La culture d'entreprise est partout, avec son idée de mise en concurrence, de profit, de retour sur investissement ... Ne parle-t-on pas dans certains services de protection de l'enfance de la « gestion de portefeuille » pour parler du nombre de situations dont un éducateur doit s'occuper ? Une directrice d'une structure pour mineurs non accompagnés, se voit adresser par le service de protection de l'enfance la demande suivante : « Nous avons 6 jeunes en stock. Pouvez-vous libérer des places (donc en sortir 6) car nous sommes à flux tendus ». Le discours néo libéral et le vocabulaire managérial, fonctionnent comme la novlangue destinée à rendre impossible tout doute, toute réflexion autonome, a fortiori toute critique ou toute contestation de la part des citoyens. Il nécessite le consensus : « enfin, voyons au bout du compte, on parle de la même chose juste avec des termes différents ; c'est juste une façon de parler ; au fond on est d'accord ». Nous voulons tous le bien des usagers...

Pour Eric Hazan, la novlangue néo libérale, « *est une arme postmoderne bien adaptée aux conditions « démocratiques » où il s'agit (...) d'escamoter le conflit, de le rendre invisible et inaudible. Et comme un prestidigitateur la LQR (langue de la 5^{ème} république) réussit à se répandre sans que personne ou presque ne semble en remarquer ses progrès, sans même parler de les dénoncer* ». « *Loin de la LTI totalitaire et haineuse, à laquelle il « faut toujours un ennemi à déchirer* », le langage du management préfère délivrer des messages calmement positifs. Cette absence de passions négatives correspond à l'éthos managérial de la maîtrise de soi : l'habitus des chefs à la voix et à l'intonation posée, sans aspérités... À la différence des langues totalitaires qui impressionnent en faisant peur... le langage du management néolibéral en impose en intimidant avec des vocabulaires techniques qui créent une atmosphère d'efficacité, de compétence, de maîtrise des choses et de soi, et par implication qui suggèrent le non-professionnalisme et l'archaïsme de ceux qui n'adoptent pas les mots et les attitudes clefs ».

Pour Miguel Benasayag ¹⁴, « *Le triomphe du capitalisme est d'autant plus fort qu'il a réussi à créer une nouvelle perception normalisée qui ne se présente pas comme une idéologie, une vision du monde, mais comme ce qui serait la nature même du monde et des hommes* ». Et ce sont donc les « ça ne va pas de soi » d'Oury qui sont les idéologues, les conservateurs... Cette « naturalisation » du monde, cette objectivation pousse à croire qu'il n'y aurait pas de choix. Pas le choix de faire d'autres choix, pas le choix de faire autrement... Notre 1^{er} ministre Edouard Philippe parlait récemment dans son discours de rentrée de la nécessité d'« intégrer les contraintes du réel ». Cet usage du terme réel au lieu de réalité, que je repère pour la 1^{ère} fois, ne me paraît pas anodin même si je ne sais pas quel usage E.Philippe fait de RSI. La mise en chiffre, en statistiques renforce l'évidence, d'autant plus

¹⁴ Miguel Benasayag, « Éloge du Conflit », la Découverte, 2007

quand ils sont commentés par les experts : « les chiffres sont les chiffres, on ne peut pas aller contre la réalité des chiffres ». Comme si les chiffres en soi voulaient dire quelque chose, alors qu'on leur fait dire... Poser les problèmes de façon trop positiviste, comme c'est le cas aujourd'hui, revient à dire qu'il y a des choses en soi. Indépendamment de toute lecture, fabrique que l'on en fait en fonction du discours, de l'éclairage qu'on porte sur une chose, un évènement, un agir...Or les mots, les idées importent ; et ont des conséquences pratiques ; aucuns/aucunes ne sont innocents/tes. « *Le fonctionnement propre au biopouvoir implique aussi un refoulement de la violence même qu'il exerce. Cette entreprise s'opère de façon en apparence si « normale », tellement peu conflictuelle, que l'on ne parvient pas à y résister, faute de savoir à quoi il faudrait résister exactement* »¹⁵ Va –t-on résister (à l'amélioration du parcours de soin ? Aux formations à la bientraitance ? À la pédagogie par projet ? Peut-on raisonnablement contester les lois sanitaires ou les limitations de vitesse pour éviter la violence routière et les morts ? Peut-on raisonnablement désapprouver les référentiels de bonnes pratiques ? Critiquer la promotion des démarches qualités orientées vers les usagers – aujourd'hui les personnes accueillies et accompagnées (alors que les moyens d'accueil et d'accompagnement diminuent) ?

On voit bien que ces oppositions peuvent sembler « anormales » : « *Certes on admet que les citoyens ne sont pas tous d'accord avec telle réforme, mais c'est « qu'ils n'ont pas compris la raison » ... « Certes, nos opinions divergent, mais c'est que nous ne nous sommes pas suffisamment expliqués ... Cela vient de la manière dont le biopouvoir s'exerce sur nos sociétés. Il opère sur fond de négation absolue du conflit : le conflit n'existe pas, il y a seulement des problèmes techniques pour bien diagnostiquer les anomalies...C'est toujours une question de gestion, jamais de conflit. Tout « ce qui va mal » (et la question restera de savoir de quel point de vue) dispose nécessairement quelque part d'une solution qui va être techniquement trouvée. Telle est la gestion des populations caractéristique du biopouvoir : elle intègre les résistances au système, d'où la difficulté d'y résister* ». On parle « d'incompréhension » ou de « déficits de communication » qui bloquent la transparence totale, ou le consensus total. Et quand malgré maintes explications, un désaccord persiste on parle de « résistances », de refus d'évoluer ou mieux incapacité à évoluer, à s'adapter ou des nostalgiques accrochés au passé, récalcitrant aux progrès...Dans cette négation du conflit, propre à la façon dont le biopouvoir exerce un pouvoir comme ne l'exerçant pas, il y a la négation de la multiplicité des points de vue...le biopouvoir s'exerce sur fond illusoire d'une réalité une et homogène, (naturelle), qui ne ferait qu'articuler des besoins à des objectifs ». Pour Miguel Benasayag, il convient alors de « *résister à la contrebande de la solution de ce qui nous est présenté, sous le sceau de l'évidence, comme de simples problèmes techniques. Résister à la définition imposée de nos objectifs dans la vie, dans notre travail, dans nos créations...* »¹⁶

Jean Oury invitait à se tenir –je rajouterai aujourd'hui -envers et contre tout- du côté des « ça ne va pas de soi ». Cette phrase -dit-il- s'oppose d'emblée à une autre qui est : « ça va de soi ». « *Et pour être tranquille dans son travail, pour prendre des vacances tranquillement, pour rentrer chez soi tranquillement, il vaut mieux opter pour ça va de soi* ».¹⁷ Bonnafé invitait à « être à contre-courant ». Il me semble aujourd'hui qu'une façon de « résister » à cette emprise de la langue managériale et de ce qu'elle fabrique, sur nous, malgré nous peut-être, à notre insu surtout, passe par un travail constant, d'analyse des discours, des termes ambiants, mais aussi de ceux que nous utilisons. Décortiquer les mots et les idées, référentiels latents qu'ils véhiculent ; en refuser certains, en inventer d'autres pour dire, rendre compte d'une pratique, parler des personnes que nous recevons...Façons de Dire. « *Bousculer la langue, c'est une affaire politique, c'est un choix politique, c'est une forme parmi d'autre de pratique politique.* »¹⁸

¹⁵ M.Benasayag, op cité

¹⁶ M.Benasayag, op cité

¹⁷ J. Oury, Séminaire « Le collectif », Champs social éditions, 2005

¹⁸L. Althusser, « L'avenir dure longtemps », éd Poche, 1992

Suite au colloque de 2016 Point-Commun à Strasbourg, m'est venue l'idée pour parler des jeunes communément désignés d'incassables, ou de patates chaudes, de parler de jeunes hors du commun ou extra-ordinaires ...C'est toujours une façon de désigner... mais pour l'instant plus joyeuse me semble –t-il. À Visa- Vie on parle de Point-d'étape, en référence à un cheminement, une ballade... et non de rapport. On raconte le bout de chemin fait, avec les hésitations, les pauses, les fatigues, les rigolades, les anecdotes... au lieu de faire un bilan et se fixer sur les événements indésirables. Petits riens, peut-être pas tout à fait rien, déjà dans notre positionnement ou mode de relation à l'autre. Auxquels nos interlocuteurs de l'administration et les juges sont étonnements sensibles. Subvertir, inventer d'autres façons de dire au sein même des institutions, résister à l'emploi de certains termes, insister sur l'usage d'autres... Garder à l'esprit la remarque de Lacan : « *nous ne sommes pas poétassés* ». Et celle de Mahmoud Darwich, grand poète palestinien contemporain :

« *NE LAISSEZ PAS LE MONDE VOUS VOLEZ LES MOTS* »

« *J'en vois partout qui combattent pour leur servitude comme s'il s'agissait de leur salut* »
Spinoza.

« *Obéir, désobéir, c'est donner forme à sa liberté* »¹⁹.

Dans son Discours sur la servitude volontaire, - que F.Gros qualifie de 1^{er} discours sur la sur obéissance, (on obéit toujours plus que ce qui est véritablement requis par la situation de soumission et c'est cet excès qui fait tenir le pouvoir politique...), La Boétie écrit « *ce seul tyran il n'est pas, il n'est pas besoin de le défaire, i est de soi-même défait, mais que le pays ne consente à sa servitude ; il ne faut pas lui ôter rien, mais ne lui donner rien,... Ce sont donc les peuples mêmes qui se laissent ou plutôt se font gourmander puisqu'en cessant de servir ils en seraient quittes ; c'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge, qui ayant le choix ou d'être serf ou d'être libre quitte la franchise et prend le joug, qui consent à son mal ou plutôt le pourchasse.* ». « *Certes comme le feu d'une petite étincelle devient grand et toujours se renforce, et plus il trouve du bois, plus il est prêt d'en brûler, et sans qu'on y mette de l'eau pour l'éteindre, seulement en n'y mettant plus de bois, n'ayant plus que consommer, il se consomme soi-même et vient sans force aucune, et non plus feu. De même pour les tyrans : si on ne leur baille rien, si on ne leur obéit point, sans combattre, sans frapper...la branche devient sèche et morte* ». Le tyran n'a que deux yeux, deux mains, deux pieds :« *D'où a-t-il pris tant d'yeux, dont il vous épie, si vous ne lui baillez ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous ? Comment a-t-il aucun pouvoir sur vous, que par vous ? (...)* *Que pourrait-il faire, si vous n'étiez receleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traitres à vous-mêmes ?* » « *Soyez résolu de ne servir plus, et vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le poussiez ou l'ébranliez, mais seulement ne le soutenez plus, et vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a dérobé sa base, de son poids même fondre en bas et se rompre* ». F.Gros pose la question du sujet politique, c'est-à-dire, de savoir : à partir de quel rapport à soi respecte-t-on ou transgresse-on les lois publiques ? Quelle forme chacun donne-t-il à sa liberté ?

C'est une évidence culturelle massive qui lie de façon serrée capacité d'obéir et affirmation d'humanité. Toute éducation et humanisation passeraient par un moment de docilité aveugle que Kant appelle « discipline », moment qui « transforme l'animalité en humanité ». Passage obligé donc avant d'accéder à l'apprentissage de l'autonomie, l'acquisition d'un jugement critique... À l'inverse, désobéissance, transgression, insoumission sont des signes d'animalité rebelle, et en terme plus contemporains, de sociopathie, de troubles du comportements... (Cf Cours de Foucault sur les Anormaux). Mais aujourd'hui nous dit F.Gros, désobéir peut être une déclaration d'humanité face à l'intolérable. Avec les totalitarismes du XX^{ème} siècle, est apparue une nouvelle monstruosité : celle des monstres d'obéissance, dont Eichmann est le prototype. C'est la raison technicienne qui a pris la main, efficace, productrice, utile. La raison de l'industrie et des masses. Désormais, il s'agit de se

¹⁹ F. Gros, « Désobéir », Flammarion 2017

faire automate, machine. Et le rapport au monde, aux choses, aux ordres qui assurent la tranquillité est celui de la déresponsabilisation. « Cela est bien confortable, de pouvoir à ce point se défaire de ses responsabilités. Quel soulagement de me dire que je ne pouvais rien faire, ou plutôt non : de me dire que ce que j'ai fait, eh bien, ce n'était pas vraiment moi. Je ne suis pas responsable : j'ai obéi aux ordres » (j'ai appliqué la procédure, les recommandations de bonnes pratiques...). « *Ce à quoi il faut résister c'est surtout alors à notre désir d'obéir, au fait de fournir plus que ce qui nous est demandé. Il ne s'agit peut-être même pas de désobéir, mais d'arrêter de « surobéir »* ». ²⁰ Pour la Boétie, « *Être libre c'est d'abord s'émanciper du désir d'obéir, assécher en soi la passion de la docilité, cesser de travailler soi-même depuis soi-même à sa propre aliénation, faire taire en soi le petit discours intérieur qui légitime d'avance la puissance qui m'écrase* ».

Comment penser et pratiquer une certaine « désobéissance » dans nos lieux et pratiques institutionnelles ? Obéissant a minima sans adhésion, sans subordination c'est-à-dire, sans la conviction ancrée du bienfondé des ordres ou consignes qui seraient « *raisonnables et justes, parce qu'ils proviennent d'une source supposée compétente et vertueuse, intègre...* » ²¹ Obéir comme n'obéissant pas ? Désobéir comme ne désobéissant pas ? Désobéir vraiment ? ...Dans un contexte où le poids du conformisme est important. Quand les institutions ne peuvent accepter en leur sein un « lieu » qui ne travaille pas dans le sens de la normalisation. À penser ; à inventer ; à plusieurs, in situ. Avec l'idée – comme l'a si joliment écrit l'une d'entre vous qui me demandait s'y j'accepterais de venir échanger avec l'équipe où elle travaille – de « voir s'il est possible de nous « renforcer » mutuellement ».

²⁰ F.Gros, op cité

²¹F.Gros, op cité